

MANDEMENT

DE

MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE D'ANGOULÊME

PRESCRIVANT DES PRIÈRES

POUR DEMANDER A DIEU LA CESSATION DES PLUIES, L'ÉLOIGNEMENT
DU CHOLÉRA ET LE SUCCÈS DE NOS ARMES EN ORIENT.

ANTOINE-CHARLES COUSSEAU, par la Miséricorde divine et la
grâce du Saint-Siège Apostolique, Evêque d'Angoulême,

Au Clergé et aux Fidèles de notre Diocèse,

SALUT ET BÉNÉDICTION EN NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

NOS TRÈS-CHERS FRÈRES,

Le plus sage des Rois, conduit par l'Esprit de Dieu, lui adressait
autrefois cette prière, dans le temple magnifique qu'il venait d'élever
à la gloire de son Nom :

« Seigneur, que vos yeux soient sans cesse ouverts sur cette maison,
« pour y exaucer toutes les prières de votre peuple... Lorsque le pays
« sera menacé de la famine, ou de la peste, ou de la corruption de l'air;
« que les blés seront atteints de la rouille ou dévorés par les insectes;
« qu'Israël sera frappé de quelque plaie ou fléau, ou de quelque mal
« que ce soit; s'il reconnaît la plaie qui est dans son cœur, » comme la
vraie source du mal; s'il vous prie humblement, « étendant vers vous ses
« mains suppliantes dans cette maison, vous l'exaucerez du haut
« du Ciel, votre sainte demeure; vous lui rendrez vos faveurs; vous
« le traiterez selon le mérite de ses nouvelles œuvres, selon les

178

« dispositions que vous verrez dans son cœur (car vous seul, Seigneur, « connaissez le fond du cœur des enfants des hommes), afin que tous « vous craignent et vous servent, tous les jours qu'ils ont à vivre sur « cette terre... Lorsque votre peuple ira à la guerre contre ses ennemis « et qu'il sera lancé dans la voie des périls où vous-même vous l'aurez « envoyé, ils vous adresseront leurs prières en tournant leurs regards « vers votre sainte cité et votre maison, et du haut du Ciel vous exaucerez « ces prières, et vous prendrez en main leur cause et vous la ferez « triompher (1). »

N. T. C. F., voici le moment de recourir au grand et infailible remède indiqué par la voix de Dieu même, qui nous parle dans les saintes Ecritures. Les maux les plus redoutés parmi les hommes semblent nous menacer tous à la fois.

Après une année de disette, si douloureuse pour tant de pauvres, qui a condamné les riches eux-mêmes à de nombreuses privations, nos regards se portaient avec bonheur sur une abondante moisson, capable de suffire à tous les besoins et de nous faire oublier toutes les rigueurs passées. Nous croyions en jouir déjà : et en effet, les prémices des blés de notre Afrique paraissaient déjà sur nos marchés, couronnées de fleurs, comme un signe de joie et de bonheur, après tant de souffrances. Et voilà que tout-à-coup un cri de terreur s'élève de presque toutes les parties de la France, et surtout de ses provinces les plus riches et les plus renommées par la perfection de leur agriculture et par leur fertilité. D'épais nuages couvrent le ciel et dérobent aux moissons la chaleur du soleil qui doit les mûrir ; ça et là ils noient dans des torrents de pluie l'espérance du laboureur. Dans ce temps des plus grandes chaleurs de l'année, ils promènent sur nos contrées leurs masses froides et noires avec une désolante persévérance. Cette belle et précieuse moisson qu'on a jaunissante sous les yeux, on craint de ne pouvoir la recueillir.

D'autre part, la vigne, cette richesse principale de notre Angoumois, qui y faisait affluer l'or des terres les plus lointaines, paraît condamnée

(1) III REG. VIII, 29...

par cette rigueur extraordinaire du ciel à la plus triste stérilité. Déjà menacée par ce fléau inconnu qui a déjoué toutes les recherches et tous les essais de la science, elle ne promettait cette année qu'une portion de ses produits ordinaires, et c'est cette portion là même, la plus belle et la plus prospère, que nous avons vu presque anéantie par les plus malheureuses alternatives du froid et de la chaleur.

En même temps, ce terrible messenger de Dieu, qui vient brusquement saisir les âmes et les citer à son tribunal, le choléra, est venu se montrer de nouveau dans les villes et les campagnes de quelques-unes de nos provinces. Quand on se rappelle la rapidité de sa marche, la soudaineté de ses coups, l'impuissance, avouée aujourd'hui, de la médecine à nous en garantir, qui peut se défendre d'y voir un fléau de Dieu et un avertissement de se tenir prêt à paraître devant lui ?

Enfin une grande guerre, que nous pouvions espérer devoir se terminer promptement par le simple déploiement des forces réunies des plus puissantes et des plus redoutables nations du monde, se continue et s'étend par l'entêtement d'orgueil et d'ambition du plus injuste ennemi. L'élite de nos guerriers, occupés jusqu'ici au facile achèvement et à la consolidation ou plutôt à l'embellissement de notre conquête d'Afrique, est appelée à de nouveaux combats sur les bords de la mer Noire et des mers du Nord. Les trésors de la France si utilement employés par un sage gouvernement à des travaux fructueux, à des restaurations magnifiques de nos saints monuments, vont se consumer dans ces expéditions lointaines, rendues nécessaires par une insolente menace faite à notre indépendance nationale et même, pour qui sait comprendre et prévoir, à notre liberté religieuse. Vos fils, vos frères ont dû vous quitter, abandonner le champ qu'ils cultivaient à vos côtés, pour voler là où les appelait un saint devoir. Leur vie dans leurs mains, comme dit l'Écriture (1), ils ont été l'offrir à la patrie, prêts à la donner sur terre ou sur mer, partout où elle en aura besoin. Espérons que ce sacrifice fait chrétiennement et par des âmes bien préparées, leur vaudra auprès du souverain Juge un accueil favorable, lorsque les coups de la guerre les jetteront

(1) *Anima mea in manibus meis*. Ps. cxviii, 149.

en face de son redoutable tribunal. Mais tremblons à la pensée de tant de malheureux, égarés par des erreurs volontaires, ou infidèles à la vérité qu'ils connaissent, qui iront à la mort sans foi, sans espérance, qui ne penseront à leur éternité qu'au moment où ils la verront pour la subir sans retour.

Au milieu de tous ces périls qui nous menacent, nous ou ceux qui nous sont chers, à qui recourir, N. T. C. F. ?

Qui nous défendra de la famine ? Qui sauvera nos récoltes ? Qui chassera ces odieux nuages ? Qui nous rendra la sérénité du ciel, le soleil et sa chaleur salubre ? Qui guérira nos vignes du mal qui les ronge ? Ce ne sera aucune puissance ni aucune science humaine. Les académies dissertent sur les causes plus ou moins probables, plus ou moins vraisemblables de cette intempérie, de cette altération des végétaux qui en résulte. Mais ces causes, prises terre à terre, ont d'autres causes, qui elles-mêmes ont une cause souveraine, hélas ! trop souvent oubliée de ces faux savants. De même, ils prétendaient aussi que le choléra, observé d'abord, seulement au fond de l'Asie, dans des pays demi-sauvages, étrangers à nos sciences et à nos arts, serait bien moins redoutable, du moment où il pourrait être étudié dans notre Europe, au milieu de toutes les lumières de la science et de la civilisation.

Qu'il vienne ! disaient-ils (nous nous en souvenons), qu'il vienne ! et sa nature et son mode de propagation n'échapperont pas longtemps aux yeux pénétrants de tant d'observateurs, et la science sera bientôt en possession d'un traitement rationnel pour le combattre. Ils disaient, et le fléau, comme s'il eût entendu ce présomptueux défi, franchissant d'un bond une énorme distance, vint tout-à-coup s'abattre au milieu d'eux. Il se montra fièrement à Londres et à Paris tout à la fois, c'est-à-dire, aux deux plus brillants foyers de la science moderne. Et cette pauvre science, troublée, éperdue, divisée avec elle-même, au milieu de tant de morts et de mourants qu'elle put observer tout à son aise, ne trouva point alors et n'a point encore trouvé depuis vingt ans ce qu'elle se flattait de découvrir à première vue. Et après tant de recherches, tant d'essais, tant d'observations, les plus habiles, qui sont aussi les plus modestes, reconnaissent qu'ils n'ont point encore de remède

sûr contre ce mal bien déclaré, et que les meilleurs préservatifs contre ses atteintes sont la paix de l'âme et le calme de la bonne conscience, la chasteté, la tempérance, la sobriété, en un mot, la fidèle observation des lois de Dieu et de son Eglise.

Pour la guerre enfin, il semblerait que l'homme peut compter davantage sur lui-même, sur sa force et sur son habileté. Eh bien, N. T. C. F., c'est le Sage qui nous dit que le prix de la course n'est pas toujours pour les plus légers, ni la guerre pour les plus vaillants, pas plus que le pain n'est pour les plus sages, ni la richesse pour les plus habiles : *Nec velocium esse cursum, nec fortium bellum, nec sapientium panem, nec doctorum divitias* (1). Ah ! sans nul doute, la valeur de nos soldats, l'habileté de leurs chefs, la puissance de nos alliés, la justice de notre cause surtout, peuvent nous inspirer une légitime confiance. Toutefois ce serait oublier les plus vulgaires enseignements de l'histoire, et même du simple bon sens, que de ne pas reconnaître au-dessus de toutes ces choses une puissance et une sagesse souveraine, à laquelle seule appartient la victoire, qui seule sait la fin des plus vastes entreprises conçues par les hommes, qui les y conduit sûrement au milieu des complications des événements les plus étranges et le plus souvent au rebours de toutes leurs prévisions. Dans la guerre, par exemple, n'est-ce rien d'avoir les éléments pour soi ou contre soi ? Or, qui soulève ou apaise les vents, sur ces mers redoutées où naviguent nos vaisseaux ? Qui dispense la chaleur ou le froid, dans les contrées où campent nos soldats ; ce froid dont le prophète a dit que nul ne peut soutenir sa rigueur : *Antè faciem frigoris ejus quis sustinebit?* (2).

Mais allons plus avant. C'est la sagesse des chefs, c'est leur prudence qui doit conduire la guerre : *Gubernaculis tractanda sunt bella* (3). C'est leur coup-d'œil rapide et par fois une sorte de divination de leur génie qui décide du gain des batailles. Or, de qui viennent ces vues, ces illuminations soudaines, qui découvrent au moment précis le péril qui va venir et ce qui pourra l'écarter ? Quel est l'homme qui peut répondre

(1) ECCL. IX, 11.

(2) PS. CXLVII, 6.

(3) PROV. XX, 18.

de sa pensée, de son jugement, pour un jour, pour une heure donnée ? Vous êtes un grand capitaine, d'une habileté et d'une sagesse éprouvée. Il n'importe : cette sagesse n'est pas à vous et ne dépend pas de vous seul. C'est Dieu qui la conduit et qui la dirige ; qui peut la confondre ou vous la retirer, comme la vie elle-même, quand il lui plaira. « C'est lui qui corrige et redresse les sages. Nous sommes dans sa main, nous et nos pensées et nos discours, avec toute la sagesse, la science d'agir et de nous conduire, nous et les autres » : *Ipse sapientiæ dux est et sapientium emendator : in manu enim illius et nos et sermones nostri, et omnis sapientia, et operum scientia et disciplina* (1).

La force de nos alliés ne devrait pas nous rassurer davantage, si nous ne comptons par-dessus tout sur le secours de Dieu.

Combien de fois le Seigneur n'a-t-il pas reproché à son peuple cette préférence qu'il donnait, dans sa pensée, aux secours humains sur celui qu'il devait attendre du ciel ; sa confiance impie dans les vaisseaux de Tyr, ou dans les chevaux d'Egypte ? « L'Egypte, ajoutaient les prophètes, roseau cassé qui entrera dans la main de celui qui s'appuie dessus et qui la transpercera. L'Egypte, c'est un homme et non un Dieu ; ses chevaux ne sont que chair et non esprit. Le Seigneur n'a qu'à étendre sa main, et celui qui vient secourir tombera avec celui qui comptait être secouru, et ils périront ensemble : tandis que lui, le Seigneur des armées, qu'il vienne secourir son peuple ; il le protégera sûrement, il passera au travers de ses ennemis et le sauvera : *Protegens et liberans, transiens et salvans.* » Is. XXXI, 5.

On a dit de notre temps qu'en définitive, la victoire restait toujours aux plus gros bataillons. Cette parole qui peut avoir quelque vérité dans le sens de celui qui l'a dite, entendue dans un sens absolu serait tout à la fois un blasphème contre la toute puissance de Dieu, et un indigne oubli des plus belles pages de nos annales militaires. Non, disait ce grand capitaine, Judas Machabée : « Il est aisé que peu de gens en battent beaucoup ; et quand le Dieu du ciel veut sauver, il n'y a point de différence à son égard entre un grand et un petit nombre ; car la vic-

(1) SAP. VII, 15, 16.

toire ne dépend point du nombre des armées; mais c'est du Ciel que vient toute la force (1). »

Mettons donc, N. T. C. F., mettons le Ciel de notre parti. Appelons à notre secours cette armée invisible d'anges et de saints, protecteurs de notre pays et des vastes contrées intéressées dans cette lutte. Puisse la foi et la piété de nos guerriers, puisse la foi et la piété de notre nation toute entière leur être une garantie que notre victoire sur les champs de bataille préparera les victoires pacifiques de la vraie foi sur l'infidélité, le schisme et l'hérésie !

Jadis, les princes de la cour céleste, les anges dont Dieu emploie le ministère dans le gouvernement de ce monde, qui sont chargés par lui des intérêts des royaumes même infidèles, l'ange du royaume des Perses et l'ange du royaume des Grecs, insistaient auprès de sa miséricorde pour que les rapports des enfants d'Israël, dépositaires de la vraie religion, fussent prolongés et multipliés au milieu des peuples infortunés dont ils avaient la garde (2) : Ils en attendaient la diffusion des vérités saintes, la connaissance et l'amour du vrai Dieu, et par suite le salut de tant d'âmes plongées jusque-là dans l'abîme des plus grossières erreurs. Pourquoi aujourd'hui les anges chargés des intérêts spirituels de ces grands empires de Turquie et de Russie, pourquoi tant de saints qui ont jadis habité ces contrées, à qui elles sont toujours chères, ne feraient-ils pas des vœux pour que l'influence de la grande nation catholique, des enfants dévoués de la vraie foi, y devînt de plus en plus puissante, pour que, respectés par leurs ennemis comme par leurs alliés, ils rendissent également respectable et aimable, avec la noblesse et la générosité de leur caractère, l'unité de la foi qui les a formés ? Pourquoi l'ange qui préside aux destinées de l'Eglise d'Angleterre ne verrait-il pas dans cette alliance de nos armes, dans cette confraternité de nos guerriers sur un même champ de victoire, le signal d'un prochain embrassement des deux nations dans la

(1) I MACH. III, 48, 49.

(2) DAN. X, 13, 20.

même unité religieuse qui les unissait jadis en Orient comme en Occident.

Soyons pleins de confiance, N. T. C. F., comptons sur le secours de Dieu : comptons sur l'intercession de ses saints, tout particulièrement sur celle de la Reine des anges et de tous les saints. Son image, élevée par la foi de notre Empereur, comme un gage de victoire et de salut, sur le vaisseau amiral de notre flotte, a été saluée par nos marins avec un élan unanime de piété et de reconnaissance. Que les mêmes sentiments conduisent souvent au pied des autels de Marie les mères, les sœurs, tous les parents et tous les amis de ces braves marins et de tous nos vaillants soldats, et sur terre et sur mer les armées de la France seront invincibles.

En même temps pour écarter les autres fléaux qui nous menacent, hâtons-nous, N. T. C. F., de faire disparaître du milieu de nous, tant de péchés qui ne cessent de provoquer la colère divine, et tout d'abord le scandale de la violation du dimanche, cette impiété publique qui, en s'obstinant à tourner contre Dieu ses dons, semble vouloir le contraindre à nous les retirer ; puis cet autre scandale des unions purement civiles, substituées au mariage chrétien, qui tendraient à infecter la source même des générations humaines. Revenons à Dieu de tout notre cœur et de toute notre âme ; revenons humblement à la grâce de ses sacrements. Disons-lui dans un sentiment profond de pénitence, comme les enfants d'Israël : « Seigneur, nous avons péché ; nous avons commis l'iniquité ; nous avons fait des actions impies : *Peccavimus, iniquè egimus, impiè gessimus* (1). Nous avons violé vos saintes lois. Mais nous revenons à vous. Pardonnez à votre peuple. Nous voulons désormais que votre nom soit sanctifié, que votre règne s'affermisse et s'étende parmi nous, que votre volonté soit la règle de toute notre vie. Donnez-nous le pain nécessaire au soutien de cette vie. Pardonnez-nous nos offenses passées et délivrez-nous des maux qu'elles attireraient sur nous.

Que cette prière, N. T. C. F., partie de nos cœurs comme d'un seul

(1) III REG. VIII, 47.

cœur, aille frapper au cœur de notre Dieu, et ce Dieu plein de bonté et de miséricorde, qui ne demande qu'à pardonner, l'exaucera sûrement, et nous serons sauvés.

A CES CAUSES, après en avoir conféré avec nos vénérables frères, les Chanoines et Chapitre de notre Eglise Cathédrale,

NOUS AVONS ORDONNÉ ET ORDONNONS ce qui suit :

ARTICLE PREMIER.

Tous les dimanches, jusqu'à la fête de l'Assomption de la très-sainte Vierge, il y aura dans toutes les églises de notre Diocèse un Salut solennel du Très-Saint-Sacrement. On y chantera :

1° Le psaume *Miserere*, avec l'antienne *Parce, Domine*, avant et après;

2° L'antienne à la sainte Vierge *Sub tuum præsidium*;

3° L'antienne *Da pacem, Domine*; (1)

4° L'antienne *Domine, salvum fac Imperatorem*;

5° L'hymne *Tantum ergo sacramentum*, avec les versets et oraisons du Saint-Sacrement, de la sainte Vierge, des temps de pénitence, pour la paix et pour l'Empereur.

ART. 2.

Si quelque paroisse exprime à MM. les Curés, par l'organe du Maire et du Conseil de fabrique, le désir d'une procession solennelle, nous les autorisons à la faire au jour et à l'heure qu'ils jugeront les plus convenables. On devra y chanter les Litanies des Saints et y répéter deux fois les invocations *A subitanea et improvisa morte... Ut inimicos sanctæ Ecclesiæ... Ut fructus terræ dare et conservare...*

ART. 3.

Tous les prêtres ajouteront à la messe jusqu'au samedi 29 juillet, les oraisons *Ad postulandam serenitatem, inter diversas*; depuis le dimanche

(1) Cette antienne et la suivante doivent toujours être chantées avant le *Tantum ergo*, comme il a été réglé, aux Saluts qui se donnent le dimanche ou un jour de fête d'obligation. Le *Domine salvum* doit être chanté une seule fois et sans *Gloria patri*.

182

30 juillet, jusqu'au samedi suivant, les oraisons de la messe *Pro vitandâ mortalitate*; depuis le dimanche 6 août, jusqu'à la veille de l'Assomption, les oraisons de la messe *Pro pace*.

ART. 4.

Pendant le même temps, nous invitons nos très-chères filles les Religieuses, à faire trois communions, aux fins indiquées dans le Mandement.

Nous adressons la même invitation à toutes les personnes pieuses de notre Diocèse, en les suppliant de redoubler leurs prières, leurs pénitences et toutes leurs bonnes œuvres, afin de détourner les fléaux qu'appelle sur nous l'endurcissement de tant de pécheurs.

ART. 5.

Le jour de la fête de l'Assomption, il sera fait après les vêpres une procession solennelle, dans toutes les villes et bourgs de notre Diocèse. On y chantera les Litanies de la sainte Vierge et on y portera sa statue ou sa bannière. Au retour, on donnera le salut du Saint-Sacrement avec les prières indiquées à l'art. 1^{er}, sauf le psaume *Miserere* et son antienne, qui seront remplacés par le psaume *Exaudiat*.

Dans les villes où il y a plusieurs paroisses, elles se réuniront pour cette procession dans l'église principale.

Nous présiderons nous-même la procession de la ville d'Angoulême, qui ira de la Cathédrale à la chapelle de Notre-Dame d'Obesine.

Et sera notre présent Mandement lu et publié au Prône de la Messe paroissiale, dans toutes les églises de notre Diocèse, le dimanche qui suivra sa réception.

Donné à Angoulême, sous notre seing, notre sceau et le contre-seing du Secrétaire de notre Evêché, le 14 juillet 1854.



† ANTOINE-CHARLES, *Evêque d'Angoulême*.

Par mandement de Monseigneur :

ROUSSEAU, *Chanoine, Secrétaire*.

AVIS A MM. LES CURÉS.

1° La retraite ecclésiastique s'ouvrira, au Grand-Séminaire, le dimanche soir 10 septembre. Elle sera prêchée par le P. Lavigne.

2° L'édition des livres de chant romain adoptée pour l'église cathédrale et tout le diocèse d'Angoulême, comme pour le reste de la province de Bordeaux, est celle de Rennes, imprimée par M. Vatar. On en trouvera des exemplaires chez M. Noblet, libraire à Angoulême.